

office of *magister officiorum* rather than to that of *magister militum*, and the unwary could be deceived, a possibility reinforced by the fact that the index of Zonaras' military and administrative terminology lists only the Greek term *arithmos* under the heading 'unit' (p. 289), although it is the term *taxis* that has actually been translated as 'unit' in this case. There are really only two complaints that one can make of this work, and one doubts that either is the fault of the authors. The first is that it would have been far more useful to have facing Greek text and modern translation in the manner of the Loeb or Budé collection rather than the present Greekless text. The second is that it would have been more convenient also to include the commentary in footnotes rather than in separate chapters after each section of translation. In particular, the present arrangement can make it very difficult to compare and contrast Zonaras' account of an event with the relevant passages in the other key sources whose parallel translations are usually hidden away several dozen pages later. Otherwise, the work has been produced to a very high standard, although there are occasional minor slips (e.g. Dio's history is said to end in 239 rather than in 229, p. 77) or typographical errors (e.g. the name of the translator of Agathias' *Histories*, p. 277, is Frendo, not Fredo). The authors are to be congratulated in making both Zonaras' work and the modern debate concerning its relationship to many other sources for the same period so much more accessible than they previously were. David WOODS.

Nacéra BENSEDDIK, *Esculape et Hygie en Afrique*. 1. *Recherches sur les cultes guérisseurs*.

2. *Textes et images*, Paris, Diffusion de Boccard, 2010 (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Nouvelle série, 44), 28 × 22 cm, 377 et 297 p., fig., cartes, ISBN 978-2-87754-258-6.

L'auteur a tiré d'une thèse de doctorat d'Etat soutenue en 1995 une importante monographie consacrée aux divinités guérisseuses et salvatrices, Esculape et sa fille Hygie, en Afrique. Si l'ouvrage, composé de deux volumes, s'inscrit dans la lignée des travaux de M. Le Glay (notamment son *Saturne L'Africain*) qui détermina l'orientation des recherches de l'a. vers les problèmes d'histoire religieuse, il est tout autant révélateur d'une grande indépendance de pensée. C'est dire qu'il y est beaucoup question de la complexité des phénomènes de syncrétisme, en particulier pour un dieu très inégalement et incomplètement représenté en Afrique, comme le montre le volume II, le catalogue des sources archéologiques, épigraphiques et iconographiques, qui seules devant l'indigence des textes peuvent éclairer le sujet. Ce catalogue est en tout point remarquable, d'abord par son exhaustivité, avec la publication d'un certain nombre de documents iconographiques inédits et d'inscriptions passées inaperçues ; ensuite par la minutie des analyses des documents classés par province (Proconsulaire, Numidie, Césarienne, Tingitane) avec pour chaque province, une présentation site par site selon un ordre alphabétique et thématique (iconographie puis épigraphie) ; enfin les reproductions de tous les documents qui ont pu être retrouvés. On notera en particulier l'apport de la notice sur Lambèse, un site que l'a. connaît bien pour avoir participé à de nombreuses campagnes de fouilles de l'*Asclepieium*. Les données collectées sont minutieusement analysées dans le volume I, ordonné en neuf chapitres où sont successivement abordées les origines du culte d'Esculape, sa double personnalité en Afrique que met en évidence l'examen des lieux et des formes de culte ainsi que la composition sociologique des fidèles ; cette enquête permet de dégager la grande diversité géographique et les spécificités africaines du culte par des comparaisons avec d'autres provinces. La synthèse s'achève sur trois chapitres qui abordent les problèmes de la résistance du culte face au christianisme, ceux de ses relations avec les croyances naturistes berbères, encore perceptibles aujourd'hui, enfin la question des relations entre le dieu, la maladie et la médecine. L'étude est donc ample et méthodiquement menée. Cependant, sur le plan formel, on peut s'étonner de trouver autant de répétitions qui alourdissent la démonstration ; certes, on comprend bien le souci

de rigueur et les scrupules qui animent l'a. du fait d'une documentation qui se prête à des interprétations différentes selon l'angle d'approche adopté. Mais la présence du catalogue, et le renvoi systématique à tel numéro, devait permettre d'éviter, à chaque mention d'un document, de rappeler son contexte et son histoire ou d'en refaire une analyse complète (cf. par exemple, les nombreux développements relatifs à la *uetustas* des monuments dans les inscriptions). Ensuite, dans un livre appelé à faire référence, il est dommage que la bibliographie ne fasse à aucun moment mention des travaux de J. Scheid sur la religion romaine et n'ait pas été toujours mise à jour depuis la soutenance de la thèse en 1995. Je ne citerai que quelques exemples : le plus caractéristique figure à la page 226, note 406, à propos des *undecemprimi*, l'a. mentionne l'avis que lui a donné oralement J. Gascou dont l'article, « Remarques sur les *undecemprimi* », est paru dans *AntAfr* 34, 1998, p. 93-102 ; pour les inscriptions de Dougga, il manque les références et les prises de position de M. Khanoussi / L. Maurin, *Dougga, Fragments d'histoire*, Bordeaux (Ausonius), 2000 ; enfin R. Robert, *La mosaïque 'épicurienne' de Lambiridi : une guérison par l'image* in *Guérisons du corps et de l'âme : approches pluridisciplinaires*, Aix, 2006, apporte un éclairage intéressant sur un document dont l'interprétation est toujours discutée. Ces deux critiques n'entament pas toutefois la solidité de l'étude. La figure d'Esculape et de sa fille Hygie qui lui est associée, particulièrement en Numidie alors que cette dernière ne semble faire l'objet d'un culte spécifique qu'en Césarienne, est en effet très complexe. Cette complexité, liée à la double personnalité du dieu guérisseur mais aussi sauveur, doit d'abord être recherchée dans le contexte religieux propre à l'Afrique. Le culte d'Esculape s'épanouit assez tardivement dans les provinces africaines de Proconsulaire et de Numidie (alors qu'il est presque inexistant dans les Maurétanies) et toute la question est de déterminer la personnalité des divinités guérisseuses, gréco-romaines et/ou « greffées » sur des divinités locales. L'auteur commence donc par rappeler que le culte d'Asclépios-Esculape né à Epidaure au IV^e s. conquiert l'ensemble du bassin méditerranéen à l'époque hellénistique, y compris Rome où il garda cependant ses propres particularités, avant de se répandre dans les provinces de l'Occident romain, surtout en Espagne et en Afrique. Mais dans l'Afrique punique, existait un dieu Eshmun, très en honneur à Carthage, dieu phénico-punique protecteur et nourricier des individus (comme le montre le grand nombre de théophores) et de la cité (il possédait un temple sur le colline de Byrsa), susceptible d'avoir exercé une influence sur la conception libyque d'un génie guérisseur et qui a pu faire l'objet d'une *interpretatio romana*. L'analyse de la documentation (épithètes du dieu, allure des temples, types iconographiques, association avec d'autres divinités, présence de statues dans les thermes) permet à l'a. de démontrer que les deux personnalités du dieu ont effectivement existé, bien que la perception de l'Esculape africain soit plus difficile à éclairer et bien qu'il ne soit pas possible de trancher dans un certain nombre de cas. La plus grande partie de la documentation renvoie en effet à l'Esculape gréco-romain étudié de manière très approfondie dans un très long chapitre. On retiendra que le culte est incontestable dans au moins trois sites : Lambèse, qui a livré le plus bel exemple d'*Asclepieium*, construit par la volonté du légat de la légion et par un architecte inspiré par les modèles d'Épidaure et de Pergame, où le dieu, objet de la dévotion particulière des soldats de la III^e légion Auguste, était associé à d'autres divinités, guérisseuses (Isis, Sarapis, Diane) ou très en faveur dans le monde militaire (Jupiter, Silvain) mais aussi avec le culte impérial. Ces mêmes caractères se retrouvent d'une part à Carthage où existaient des jeux, les *Asclepia*, d'autre part à Césarée, ce qui ne surprend pas quand on considère l'ambiance hellénistique que Juba II avait donnée à sa capitale. Si le culte d'Esculape gréco-romain s'est développé dans d'autres camps du district militaire de Numidie, il s'est affirmé aussi dans les vieilles cités romanisées et les colonies de Proconsulaire sous l'impulsion des notables locaux, beaucoup moins en Numidie, alors qu'en Césarienne son culte reste limité à Césarée. L'Esculape africain est plus difficile à définir. Son existence

est incontestable, mais ses contours demeurent flous, faute d'éléments suffisants pour mesurer l'ampleur des influences réciproques qui ont contribué à l'élaboration de la personnalité romano-africaine du dieu. Pour l'a., l'existence d'une divinité guérisseuse libyque se déduit de la représentation du dieu Macurgum sur la fameuse stèle de Béja et de la présence d'un serpent comme attribut du Neptune des sources sur des bas-reliefs. On peut néanmoins se demander si le serpent, associé traditionnellement aux points d'eau, nommé Draco dans certaines inscriptions, signifie obligatoirement que le dieu africain interprété comme Neptune a une fonction guérisseuse. Plus convaincante est l'interprétation de la documentation, très limitée, qui renvoie à l'héritage d'Eshmun : l'emploi, dans quelques inscriptions, de l'épithète *dominus* caractéristique de la perception punique de la divinité souveraine ; certaines spécificités de l'iconographie du dieu (le coq, la pomme de pin) et de celle de sa fille ; certains types d'association en particulier avec Caelestis. L'importance réelle de l'Esculape africain, attesté surtout dans les vieilles cités de Proconsulaire, qui, aux yeux de l'a., concernait davantage les petites gens (comme dans le culte de Saturne), ne peut être mesurée d'autant plus qu'un certain nombre de lieux de culte et de manifestations de dévotion (voir par exemple le rituel gravé sur un pilastre à *Thurburbo maius* dont les caractères gréco-romains ou sémitiques sont encore discutés), prêtent à discussion. Qu'il s'agisse du dieu gréco-romain ou africain, l'étude des dédicants montre que sont essentiellement représentés les membres de l'administration civile ou militaire impériale et les notables de l'aristocratie locale ou provinciale ; affranchis et esclaves sont rares et les catégories modestes de la population africaine totalement absentes. Pour l'a., il y a là le reflet de la dualité de la société africaine : des dieux pour une élite romanisée, d'autres pour la majorité restante de la population, perceptibles à travers les traces de vieilles croyances dans les génies autour de la fonction bénéfique des sources, qu'elles aient une valeur thérapeutique ou non. En effet, si près de certaines sources, on a trouvé des marques de dévotion à Esculape et Hygie, (souvent quand leur aménagement est lié à une intervention de la légion), les plus nombreuses sont consacrées à Neptune ou à des *genii* avec de très rares invocations aux nymphes. Esculape, quelle que soit sa personnalité, n'a pas été, c'est indiscutable, une des grandes divinités de l'Afrique romaine, bien que de nombreuses statues du dieu et de sa parèdre aient décoré les thermes, sans pour autant refléter, à mon avis, l'existence d'un culte. Je me demande aussi jusqu'à quel point il est pertinent de vouloir opposer une religion pour les élites et une religion pour les pauvres, attachés à une divinité guérisseuse libyque dont tout nous échappe. De même, les parallèles audacieux établis par l'a. entre la figure d'Esculape et celle du Christ, pour expliquer la longue survie du culte en Afrique dans l'Antiquité tardive, ne sauraient convaincre les spécialistes de l'histoire du christianisme. À l'opposé, les africanistes apprécieront particulièrement que l'a. ait dépassé le cadre purement historique pour replacer dans une perspective anthropologique la « postérité » de l'Esculape africain et de son substrat libyque grâce à un catalogue des attestations de marabouts guérisseurs autour desquels se maintiennent des pratiques magiques comme l'incubation, des légendes mettant en scène le serpent protecteur et des coutumes folkloriques liées aux sources et points d'eau. Ce catalogue ajoute ainsi à tout ce que l'ouvrage apporte, une documentation quelque peu oubliée ou difficile d'accès, enrichie par la mention d'expériences personnelles. Les réserves formulées sur certaines des positions de l'a. n'impliquent en rien une critique d'un ouvrage dont la lecture est toujours stimulante et que tous ceux qui s'intéressent au passé de l'Afrique et à sa période romaine, liront avec plaisir et grand profit, tant il est source de réflexions.

Christine HAMDOUNE.

Ferruccio BERTINI, *Sosia e il doppio nel teatro moderno*, Gênes, Il melangolo, 2010 (Università, 104), 20,5 × 13,5 cm, 109 p., 15 €, ISBN 978-88-7018-770-0.

Le thème du double dans le théâtre de Plaute ou de ses émules est à ce point familier à Ferruccio Bertini qu'on se sent un peu coupable si d'aventure on l'a soi-même effleuré.